

LES MANIFESTATIONS LINGUISTIQUES DE LA VIOLENCE DANS SON TOUTE SON INTENSITE DANS *MURAMBI, LE LIVRE DES OSSEMENTS* DE BOUBACAR BORIS DIOP

Amidou Sanogo
Université Félix Houphouët-Boigny,
Côte d'Ivoire
sanogo.amidou@univ-fhb.edu.ci

Résumé :

Murambi, le livre des ossements (Diop B. B., 2001), est d'une rare intensité dramatique tant l'émoi fuse de la description de l'horreur. Il fait l'unanimité sur la barbarie du génocide rwandais. En se démarquant du cheminement narratif classique, l'auteur utilise des témoignages directs du Mal. Il les transcrit avec différents moyens linguistiques qui suscitent de l'intérêt chez le linguiste. Alors, nous nous demandons les constructions linguistiques et les modalités de discours avec lesquelles l'auteur inscrit, au cœur de l'expérience littéraire, cette atmosphère de terreur et d'horreur. L'étude vise à (dé)montrer la condamnation du mal à travers la stratégie d'écriture de l'auteur. L'analyse aboutit aux résultats qu'il existe une intensité langagière propre à rendre compte des atrocités des conflits. L'étude livre les factures de la violence à travers les méthodes et moyens linguistiques de l'analyse du discours pour prendre en compte l'activité langagière des locuteurs-témoins et le contexte du génocide.

Mots-clés: Intensité, violence, discours littéraires, unités linguistiques.

INTRODUCTION

Entre avril et juillet 1994, un génocide d'une rare intensité est perpétré au Rwanda sous l'œil d'une communauté internationale apparemment impuissante. Environ huit cent mille (800 000) hommes, femmes et enfants majoritairement Tutsis et minoritairement Hutus modérés, auxquels il faut nécessairement ajouter dix mille Twa, ¹furent "liquider" selon l'expression du colonel Rwagafilita.² Le monde de la littérature, pour ne pas rester indifférent à ce massacre, s'est vu convoquer par l'ampleur de la violence à l'initiative du Tchadien Nocky Djédanoum. Il a réussi à regrouper une dizaine d'écrivains africains dans une "résidence d'écriture" sur le théâtre des funestes opérations du génocide. Parmi leurs productions, *Murambi, le livre des ossements* (2001) de Diop B. B. mérite notre attention par son cheminement narratif fait de témoignages poignants. En effet, les propos recueillis sur place rendent compte de la barbarie du génocide rwandais dans toute son intensité. Et c'est à travers la notion d'intensité, qui rend compte du niveau paroxystique du mal, que l'auteur traduit l'horreur et la cruauté des actions. Une sémantique lexicale de ce concept arrimée aux théories linguistiques permet de mieux mesurer l'ampleur du mal dans cette œuvre.

Dans le langage courant, l'intensité est l'expression d'un écart ou d'une exagération entre la mention de référence et la mention observée. L'inventaire de la notion métalinguistique de l'intensité permet de redécouvrir trois types d'intensité: l'intensité forte, l'intensité moyenne et l'intensité faible (Charaudeau.^a, 2010).

Pour Charaudeau.^a, l'intensité, c'est la « mise en relief d'une caractérisation» et la « subjectivité dans l'expression d'une quantité» (2010:187). Dire l'intensité d'un procès, c'est énoncer son degré d'expression. Cela va de l'aspect phonologique qui s'articule autour de la mise en relief d'une syllabe dans la prononciation d'un mot (accent d'intensité), jusqu'au choix des mots par des procédés de dérivation lexicale, de rhétorique, etc. somme toute, l'intensité dans le langage permet de rapprocher deux réalités, deux idées, en focalisant son attention sur la dissemblance des aspects quantitatifs et qualitatifs.

¹ Les (Ba) Twa sont l'une des trois composantes de la société rwandaise; ils ont, eux aussi, payé un lourd tribut lors du génocide des Tutsi du Rwanda de 1994, parce qu'ils ont été considérés par les Hutus comme des complices des Tutsis.

² Le colonel Rwagafilita que le général français Jean Varret a entendu en 1990 dire à propos des Tutsi : « ils sont très peu nombreux, nous allons les liquider. » In Mission d'information sur le **Rwanda** entre 1990 et 1994.

Du point de vue grammatical, l'intensité est perceptible par les marques morphologiques et syntaxiques de quantité et de qualité excédant la moyenne selon la norme considérée. Les marqueurs d'intensité renforcent une notion de référence exprimée par un mot.

Dans l'œuvre de Diop B.B. (2001), l'intrigue, vue sous l'angle des personnages, suscite de vives émotions à travers les témoignages poignants recueillis *in situ*. L'intensité revêt alors une dimension pragmatique pour témoigner de l'acuité de la violence. Sous cet angle, tout phénomène provoquant une émotion forte peut être classée dans l'ordre de l'intensité. Dès lors, la bassesse des massacres perpétrés au Rwanda nous intéresse.

Notre curiosité est alors de savoir sous quelles formes linguistiques l'intensité de la violence se retrouve dans le discours littéraire. Nous nous interrogeons également sur les éléments de la langue convoqués pour nous faire partager les douleurs des suppliciés. Comment peut-on interpréter l'expression du mal dans la stratégie narrative des récits de témoignages ?

L'étude a pour objectif, de démontrer intensité du mal sous différentes manifestations linguistiques. Par la sémantique lexicale et la théorie des opérations énonciatives, l'analyse parvient au résultat que le procédé narratif des témoignages ranime les faits par les mécanismes de la langue à l'effet de sensibiliser l'opinion. L'analyse part de l'hypothèse que les sentiments de tragédie, de bestialité et de boucherie ressentis le doivent à aux éléments de la langue assumés sous forme de témoignages. La facture de l'intensité de la violence est livrée sous différentes formes à travers les méthodes et moyens linguistiques de l'analyse du discours en articulation avec la pragmatique énonciative. Cette option théorique permet de mettre en articulation les constructions langagières des locuteurs-témoins avec le contexte du génocide rwandais.

1. Les constructions langagières de l'intensité de la violence

Sous l'angle de la théorie de l'énonciation, la série des témoignages transcrits dans *Murambi* traduit une situation de communication se rapportant à une guerre civile. A l'instar de de Grize (cité par Marquez E., 1998: 87-107), nous disons que «communiquer une idée par le moyen du langage, c'est construire et transmettre une représentation discursive d'un micro-univers». Cette activité se matérialise par un processus de constructions langagières fondées sur un répertoire de mots inspirés du contexte du génocide. Elle autorise à distinguer le sens des unités de la langue (mots et expressions) et leurs parcours sémiotiques à travers les circonstances du conflit.

Ainsi, des indices de repérage, appartenant à plusieurs catégories du discours, expriment avec force l'idée de violence. Dans cette nomenclature, on peut déjà citer les adjectifs et les adverbes :

- P1. Le chauffeur qui roulait à **très vive**³ allure a dû **freiner à mort** devant le barrage (p. 12);
- P2. Aussitôt, des soldats ont surgi de partout, **les yeux fous** (p.12);
- P3. **Ces idiots** étaient **vraiment** prêts à nous tirer dessus (p. 12);
- P4. **Tu** n'as pas vu le barrage, **toi** ? (p.12);
- P5. Le type m'a **foudroyé du regard** (p.12);
- P6. Il a semblé soudain **très furieux** contre moi (p.12);
- P7. Mon cœur s'est mis à battre très fort et j'ai senti **une folle envie** de parler à quelqu'un (p.13);
- P8. **Panne de moteur, a fait sèchement le chauffeur** (p.14);
- P9. Au contraire, il était devenu notre **plus dangereux** ennemi... (p.24);
- P10. Il a parlé pour me faire plaisir, car il sait que je suis **follement amoureux** de Marie- Hélène (p.30);
- P11. Nous avons sur les bras **un génocide d'une sauvagerie sans précédent** et une et une humiliante déroute militaire (p.141);
- P12. Il dirait **inlassablement** l'horreur. Avec **des mots- machettes, des mots- gourdins, des mots hérissés de clous, des mots nus et - n'en déplaie à Gérard- des mots couverts de sang et de merde** (p. 215).

On relève des adverbes et des locutions prépositives qui expriment l'intensité de l'atmosphère qui règne dans ce contexte de violence. Ils modifient, avec force, l'idée véhiculée par les verbes (a fait **sèchement; freiner à mort**), la désignation par les noms (sauvagerie **sans précédent**), et la description par les expressions (il dirait **inlassablement** l'horreur); ils renforcent, par ailleurs, les qualités exprimées par les adjectifs qualificatifs: très (vive, furieux), vraiment (prêts), plus (dangereux), follement (amoureux).

La part des adjectifs qualificatifs dans la description de la violence est évidente puisque leur fonction naturelle est de dire comment est l'être ou la chose. Dans ce sens, il convient de relever ces caractérisants dans les énoncés suivants:

- P13. Il a semblé soudain très **furieux** contre moi. p.12
- P2. Aussitôt, des soldats ont surgi de partout, **les yeux fous**. p.12
- P14. Mon cœur s'est mis à battre très fort et j'ai senti une **folle** envie de parler à quelqu'un. p.13
- P15. Le chauffeur qui roulait à très **vive** allure p.13
- P16. Au contraire, il était devenu notre plus **dangereux** ennemi...p.24
- P17. Il contenait trois vieux fusils déjà **pas mal rouillés**. p.39
- P18. C'était si le génocide irradiait tout de sa **sombre** lumière, aspirait vers lui

³ C'est nous qui soulignons.

les faits... p.53

P19. Il a ri doucement. Une sorte de gloussement **ironique**. p.143

P20. Il voulait dire à la jeune femme en noir (...) que les morts de Murambi faisaient des rêves, eux aussi, et que leur plus **ardent** désir était la résurrection des vivants. p. 218

Ces qualificatifs assument différentes fonctions syntaxiques auprès des noms auxquels ils se rapportent. Ce sont des attributs des sujets syntaxiques (il a semblé (...) **furieux**) et des épithètes solidairement liées aux noms auxquels ils se rapportent (yeux **fous** ; **folle** envie; très **vive** allure ; fusils déjà **pas mal rouillés**; **dangereux** ennemi; **sombre** lumière; gloussement **ironique**; **ardent** désir). Au total, ces adjectifs qualificatifs et les formes assimilées par hypostase (rouillés), sont spécifiquement des subjectifs, d'ordre évaluatif ou axiologique (**furieux, rouillés, dangereux, ardent, ironique, sombre**). Ils modalisent tout le discours avec des intensifieurs (très, pas mal) et à partir de leurs liens plus ou moins étroits avec les noms.

Le repérage des indices concernent également les verbes et les substantifs. Ceux-ci, dans leur vocation à désigner et à nommer les réalités du monde, concourent à dire la violence dans toutes leurs intensités. Selon la théorie de Karl Bühler (1934) sur la deixis, les noms ou substantifs appartiennent au «champ symbolique» contrairement aux mots qui relèvent du « champ déictique» dont la fonction est de montrer. Les unités du champ symbolique servent à dénommer ou à appeler délibérément selon des circonstances bien déterminées. Le corpus offre deux classes de substantifs : les entités propres à exprimer la substance des êtres et des choses et les unités qui deviennent des noms par dérivation impropre ou hypostase. Les noms de la première catégorie, qui sont des noms communs, sont repérables dans les énoncés ci-après :

P2. Aussitôt, des soldats ont surgi de partout, **les yeux fous**. p.12

P17. Au contraire, il était devenu notre plus dangereux **ennemi**...p.24

P21. [...] chaque fois que vous hurlez des **grossièretés** à quelqu'un qui va mourir, vous laissez à un autre le temps de s'enfuir. p.27

P22. C'était si facile, avant, de crier avec **la force du tonnerre** ;
« *tubatsembatsembe* ! » Il faut les tuer tous ! p.27

P23. Dans certains endroits, **la boucherie** a déjà commencé. p.42

P24. Pendant que ses collègues égorgent leurs **victimes** ou les découpent avec leurs **machettes**...p.42

P25. Les *interahamwe*, qui voulaient de la **viande** vivante, avaient laissé les arbres tranquilles. p.61

P26. Et moi, j'ai le **sang** plein de **sang** ! p. 64

P27. Il a ri doucement. Une sorte de **gloussement** ironique. p.143

- P28. Nous avons sur les bras un **génocide** d'une **sauvagerie** sans précédent et une humiliante déroute militaire. p.141
- P29. Il dirait inlassablement l'horreur. Avec des **mots- machettes**, des **mots-gourdins**, des **mots** hérissés de **clous**, des **mots** nus et - n'en déplaise à Gérard- des **mots** couverts de **sang** et de **merde**. p. 215
- P30. Il voulait dire à la jeune femme en noir (...) que les morts de Murambi faisaient des rêves, eux aussi, et que leur plus ardent désir était la **résurrection** des vivants. p. 218
- P31. Il voulait dire à la jeune femme en noir (...) que **les morts de Murambi faisaient des rêves**, eux aussi, et que leur plus ardent désir était la résurrection des vivants. p. 218
- P32. C'était si facile, avant, de **crier avec la force du tonnerre** ;
« *tubatsembatsembe* !» Il faut les tuer tous ! p.27

La deuxième catégorie tient aux adjectifs **morts** et **idiots** qui deviennent des nominaux par hypostase. Une sorte de trait d'union entre deux catégories grammaticales : les adjectifs et les noms.

Tous ces nominaux, liés à la question de la violence, se présentent différemment selon qu'ils sont simples (*ennemi, grossièretés, boucherie, victimes, machettes, viande, sang, génocide, gloussement, sauvagerie, clous, résurrection*) ou composés (*yeux fous, force du tonnerre, mots-machettes, mots-gourdins, mots hérissés de clous, mots nus, mots couverts de sang et de merde*). Entrent dans ces composés, les noms des armes traditionnelles assimilables aux armes blanches (machettes, gourdins, clous) et de ceux de la scatologie (merde) pour signifier la laideur du crime.

La gravité des témoignages s'évalue au sémantisme de ces désignatifs. En effet, si les termes sont simples, il n'en demeure pas moins qu'ils évoquent le drame de la situation par leur sémantisme: *ennemi* (latin *inimicus*) par opposition à *ami* (latin *amicus*) désigne celui qui veut du mal à quelqu'un; le terme *grossièretés* rime avec la violence parce qu'elle est contraire à la bienséance et à la convenance; le lexème *boucherie* traduit le massacre, le carnage ou l'hécatombe. Dans le contexte du génocide rwandais, l'on n'en est plus aux activités de transformation des animaux en viande de consommation, comme le veut la définition dictionnaire, mais dans une entreprise funeste de tuerie massive. Qui pis est, les mentions *machettes* et *gourdins* qui nous font redécouvrir un aspect de l'outillage de la violence qui fait des *victimes*,⁴ c'est-à-dire, des personnes qui subissent un mal ou qui en souffrent. Les unités lexicales

⁴ "Quelque 800 000 personnes ont été massacrées lors du génocide de 1994 au Rwanda. Le carnage dont hommes, femmes et enfants ont été victimes au cours d'une centaine de jours entre avril et juillet 1994 constitue l'un des événements les plus abominables qui entacheront à tout jamais le XXe siècle dans la mémoire des hommes. Les Rwandais ont tué des Rwandais, décimant avec férocité la population tutsie du pays, mais s'attaquant aussi aux Hutus modérés. D'inqualifiables atrocités ont été commises, par les milices et les forces armées, mais aussi par les

machettes et *gourdins* entrent dans la formation des mots composés comme **mots- machettes, mots- gourdins**, où le lexème *mots* fait alliance avec ces armes blanches pour donner à l'expression la capacité de "taillader" et d'"assommer" l'esprit de l'interlocuteur. Ainsi, la situation, digne du chaos et de l'entropie, transfigure ces victimes en *viande vivante*. Le moyen stylistique mis en œuvre est une synecdoque qui désigne les victimes par le mot «viande», du latin *vivenda* signifiant « ce qui sert à la vie »; le lexème «viande» est une variante terminologique de « chair animale ». Son statut grammatical lui affecte, comme épithète, l'adjectif par hypostase «vivante»; ce qualificatif dénote que l'entité «viande» est doté d'une vie, voire d'une âme. Aussi l'expression est-elle particulièrement chargée de cannibalisme, une surqualification qu'on pourrait attribuer aux *interahamwe* (ceux qui frappent ensemble) qui ont fait couler le sang de tant d'innocents. Le « sang» est également cité comme symbole de la violence du « génocide » assimilée à la « sauvagerie » ; cette dernière mention (sauvagerie) évoque, par son étymon latin, *silva* - qui veut dire forêt, bois- un état de nature, sans lois ni principes. Ici, la sauvagerie décrit l'extrême brutalité de la violence qui est exprimée également au moyen des verbes.

Certains verbes apparaissent dans la crudité du sens littéral pour exprimer la cruauté des assassinats par anéantissement (éliminer, tuer), par la bestialité du massacre (égorgent, découpent) : « Bien sûr, fait le vieux, il fallait l'**éliminer** » (p.25); « C'était si facile, avant, de **crier avec la force du tonnerre**; « *tubatsembatsembe* !» Il faut les **tuer** tous !» (p.27) ; «Pendant que ses collègues **égorgent** leurs victimes ou les **découpent** avec leurs machettes...» (p.42). Au-delà des faits accidentels, on tue même par nécessité. Cette obligation est marquée par le gallicisme «Il fallait..., il faut...».

D'autres expressions verbales, en revanche, revêtent une acception particulière étroitement liée aux circonstances de la crise. Ils servent de métaphores: (a foudroyé (a frappé de la foudre), irradiait (propageait des rayons comme le soleil), liquider (supprimer physiquement, abattre). Ces images sont perceptibles dans le corpus suivant:

P5. Le type m'a **foudroyé** du regard. p.12

P18. C'était si le génocide **irradiait** tout de sa sombre lumière... p. 53

P33. On le **liquide** au passage. p.137

L'atmosphère insoutenable du génocide est livré, ici, par les comparants non exprimés mais très éloquentes dans la puissance de la similitude avec les comparés. Il s'agit : de la force de frappe de la foudre (foudroyé) attribué au regard; du foyer lumineux qui répand partout ses rayons. Les référents

civils contre d'autres civils." In *Rapport de la commission indépendante d'enquête sur les Actions de l'organisation des nations unies lors du Génocide de 1994 au Rwanda*, 15 décembre 1999, p.3

extralinguistiques (la foudre, soleil et fluide) rappellent l'envergure de l'animation de la décharge de la foudre, l'étendue du rayonnement solaire et l'espace d'élargissement du fluide sur le sol. La métaphore s'interprète comme la généralisation et la banalisation du génocide. Ces déploiements traduisent des formes d'intensité de la violence : l'intensité forte reconnaissable même au niveau des constructions syntaxiques.

Sur le plan morphosyntaxique, les verbes présentent des particularités de construction par la répétition (ont couru, couru) et par oxymore. Ce dernier réunit grammaticalement deux termes opposés sémantiquement (penser l'impensable). On note également un autre effet proche de l'oxymoron, à savoir l'antilogie (les **morts** de Murambi **faisaient des rêves**; la résurrection des vivants) qui fait outrage à la logique avec l'alliance de mots opposés «morts» et «rêves», «résurrection» et «vivants» :

P34. Ils **ont couru, couru**. p.23

P35. **Penser l'impensable**. p.27

P20. Il voulait dire à la jeune femme en noir (...) que **les morts de Murambi faisaient des rêves**, eux aussi, et que leur plus ardent désir était la résurrection des vivants. p. 218

L'intensité de la violence, dans l'expression du mal, passe par les images et les figures de constructions de mots.

Cet exercice de sémantique lexicale amène à dire qu'il faut une terminologie bien adaptée pour dire la triste réalité, pour traduire ses sentiments de douleur et pour transmettre la représentation discursive du désastre rwandais. Le réseau lexical de la férocité dans le carnage est si dense (plusieurs catégories grammaticales) qu'on ne saurait rester indifférent au triste sort des victimes *tutsi* et *hutu* modéré. À travers la crudité des mots, on perçoit, dans toute sa laideur, la cruauté du conflit. Celui-ci suinte l'horreur et la bestialité de cette funeste entreprise. La violence est dite par la virulence des mots; elle est inscrite dans les phrases avec les figures de construction et les tropes dans une situation d'énonciation intensément dominée par l'esprit du mal.

2. Le mal par les mots, la violence par l'intensité du mal

Le mal passe par la violence des actions quelles que soient leurs modalités d'exécution. Dans *Murambi, le livre des ossements*, la prédication du mal s'opère par les mots tandis que celle de la violence se reconnaît à l'intensité qui affecte le mal. Et dans l'expression de l'intensité de la violence, il y a nécessairement une différence ou un écart entre la mention de référence et la mention observée en contexte situationnel. Cette dernière approche convoque l'énonciation. L'intensité, sur le plan énonciatif,

est une mise en relief par la force des unités linguistiques afférentes aux circonstances, aux acteurs et aux actions. L'action est mentionnée principalement par le déverbal «travail» et ses dérivés.

2.1 Le mot «travail» pour dire le mal

Dans le corpus ci-dessous, on renoue, d'emblée, avec la notion de souffrance inhérente à l'étymologie de « travail » :⁵

P36. Et voilà où se refermait le cercle de son destin : une jeune femme en **travail** se cachant de buisson en buisson dans le Bugesera et maintenant lui, Cornelius Uvimana, debout au milieu des ossements de Murambi (p. 175).

Puis, on relève le sens actuel issu de l'évolution sémantique du mot depuis l'étymon « *tripalium* » ; ce sens est celui de l'activité génératrice de revenus et de la production de biens et services, celui d'une tâche à accomplir :

- P37. Tu **travailles** dans ce marché ? (p.10)
 P38. C'est parce que je ne **travaille** pas dans ce marché que je suis venu ici pour prendre un car (p.10).
 P39. Et tu **travailles** où alors ? (p.10)
 P40. Franky et les jeunes employées du café des grands lacs faisaient leur **travail** comme les serveurs du monde entier (p.62);
 P41. Vous **travaillez** pour le FPR à Kigali et seul votre mouvement peut mettre fin à ce chaos (p. 110);
 P42. Lorsqu'il m'a demandé si j'aimais mon **travail** dans cette petite compagnie d'assurances, j'ai tout compris d'un seul coup (p.114);
 P43. Depuis quelques jours, mon **travail** consiste surtout à évacuer Bukavu des ministres, des préfets et des officiers supérieurs (p. 141);
 P44. Pour réunir les hommes nécessaires au **travail**, il m'a fallu aller jusqu'à Butare et de là remonter vers Muciro et Rusenge un peu plus au nord (p.121);
 P45. Siméon avait aussi fait installer le coin droit une table de **travail** et une chaise (p. 166).

L'évolution sémantique du mot « travail » ne s'éloigne guère de l'idée de souffrance, effet du mal. Et comme par gradation, les tâches décrites par le lexème «travail» restent liées à la vaste entreprise

⁵ Apparu au XII^e siècle, selon Alain Rey, le mot « travail » est un déverbal de « *travailler* », issu du latin populaire « *tripaliare* », signifiant « tourmenter, torturer avec le *trepalium* ». Le mot désigne aussi un tourment (psychologique) ou une souffrance physique (le travail d'accouchement).

criminelle. Ainsi, avec le contexte d'énonciation marqué par la même barbarie, la notion de «travail» se recharge d'autres connotations funestes :

- P46. Bien sûr il fallait l'éliminer. Mais le problème ne se serait même pas posé si nos hommes, au lieu de s'enivrer et de piller, s'étaient concentrés sur leur **travail** (p.25);⁶
- P47. Alors, il leur dit : « Au **travail**, les gars ! ». Et nos trois hommes torturent, violent et tuent...(p.71);
- P48. Je veux bien, mais quand on commence à faire des sentiments, on ne plus s'arrêter et c'est le **travail** qui en pâtit (p.102);
- P49. Je suis toujours sur le terrain depuis le début de la guerre et ils savent aussi que je ne plaisante pas avec le **travail** (p.123);
- P50. Ce sera leurs châtements pour avoir laissé les autres faire le **travail** (p. 140);
- P51. Les Interahamwe ont creusé d'immenses trous pour enterrer les corps sur place. Un sacré de **travail** (p.140);
- P52 « C'est bizarre. Si tu y vas, tu vas **travailler** avec ce docteur qui a organisé le massacre dans une école ?... » (p.153);
- P53. Une radio avertissait les tueurs : « Oh là là, qu'est-ce que c'est que ce mauvais **travail** ? on signale vers Nyarubue une bande de Tutsi sur le point de passer en Tanzanie. Dépêchez-vous, les gars, et que ça saute ! »;
- P54. Son chef est passé et lui a crié : « Hé, toi, Simba, partout où on va, c'est toujours la même chose, les femmes d'abord, les femmes, les femmes ! Dépêche-toi de finir tes pompes, on a promis à Papa de bien faire le **travail** ! » (p.210).

Ces mots sont issus de deux catégories grammaticales majeures (nom, verbe) dont les vocations sont la désignation (nom) et la description (verbe). L'intensité de la cruauté se mesure à l'aune de l'importance de l'emploi du nom «travail». Cette abondance s'interprète comme l'effet d'une surévaluation du sujet parlant à partir d'un domaine notionnel (génocide) sous-jacent et rattaché à des expériences individuelles ou collectives. Ainsi, l'intensité ressentie connaît une variation liée aux paramètres de la situation d'énonciation: un espace-temps représenté (Murambi) et une structuration subjective marquée par des voix narratives. Celles-ci sont légion : Cornélius et son père, le docteur Joseph Karakèzi, organisateur des massacres, les militaires français et d'autres rescapés. Dans ces circonstances, l'intensité ne saurait être figée. Aussi le contexte contribue-t-il à la construction des valeurs sémantiques d'amplitude, de degré, d'insistance et de saillance des actions à travers différents registres.

⁶ C'est nous qui soulignons.

2.2 Les registres sémantiques de l'intensité de la violence

Le registre sémantique est un ensemble des significations dans lequel les usagers de la langue sont continuellement assignés. Ces usages relèvent de l'utilisation de langue en tant que parole. Ainsi, l'expression de la violence est le résultat d'une série d'opérations langagières rendues par l'écriture (notions, lexique, syntaxe des énoncés, figures de rhétorique, ponctuation, etc.). A titre d'exemple, le lexème «travail» illustre le registre de l'intensité de la violence dans *Murambi, le livre des ossements*.

Le mot « travail » s'emploie par les locuteurs, auteurs des témoignages, pour dire la tragédie rwandaise dans un univers de significations affectées à la lexie «travail» selon les situations de communication. En effet, la notion de /travail/ ⁷ s'associe une classe d'occurrences qui s'organisent autour d'une occurrence de référence (occurrence-type), à savoir la "tuerie". Cette classe est définie en extension par les mots «éliminer», «torturent», «violent», «tuent», «guerre», «châtiments», «massacre», «tueurs». Ces termes constituent le réseau sémantique du domaine notionnel de la "tuerie" traduisant la violence.

Selon Culioli A. (1982, T3 :54), «*tout domaine est muni d'une classe d'occurrences qui rend quantifiable la notion (telle ou telle occurrence de / () être chat/)*». Sous cet angle théorique, on peut envisager avec lui, l'examen des propriétés du domaine notionnel de la violence en trois points: « *D'un point de vue qualificatif, tout domaine se compose d'un intérieur, avec un centre organisateur, d'une frontière, d'un extérieur : l'intérieur nous donne des occurrences à la fois individuelles et identifiables les unes aux autres, parce que toutes possèdent une même propriété.* » Cette vision théorique nous conduit à examiner le concept de la violence sous ses différents aspects.

2.3 Le domaine intérieur de la violence : enjeu de l'intensité neutre

Dans les trois dimensions du domaine notionnel de la violence, il apparaît une occurrence centrale, à savoir l'intensité, qui correspond à son *intérieur*. Cette notion, inscrite au cœur de la définition du mot «violence», correspond à sa définition lexicale, sa dénotation, son invariant sémantique. On retrouve cet *intérieur* dans la périologie expressive « et moi, j'ai **le sang plein de sang** ! (p. 64) » résultant d'une opération d'*auto-identification* (*sang = sang*) ou de *typage* (Idem, p.55). L'identification est manifestée

⁷ La notion sera marquée entre les deux barres de Scheffer ou slashes : / intensité/ correspond à « notion d'intensité ».

également par la formule xénitique (Dumont, 1983)⁸ « *tubatsembatsembe !* » Il faut les tuer tous ! (p.27) » où les pronoms personnels *les* et indéfini *tous* sont en distribution complémentaire (Mourlon J-P)⁹ dans l'expression de l' «intensité totalisante» (Charaudeau, 2010 : 270). Ceci permet de distinguer avec Charaudeau, (2010: 237-277) les différents degrés d'intensité : intensité neutre (Idem, p. 256), intensité forte (Idem, p. 260), intensité faible (Idem, p. 262). L'étude aborde l'intensité neutre en lien avec la notion métalinguistique d'identification.

La relation d'identification est perceptible :

- au niveau morpholexical, par les mots de famille *fous/folle/folie/follement*;
- au niveau sémantique, par les synonymes *liquider/éliminer/égorgent; furieux/foudroyé; hurlez/ crier avec la force du tonnerre / gloussement; morts/tué/boucherie*.

Ces unités entretiennent, entre elles, des rapports paradigmatiques qui, selon Saussure (1916), constituent des rapports *in absentia* hors de la chaîne parlée. En effet, dans la suite de mots *fous/folle/folie/follement* construits sur la racine */fol/*, les relations se situent aux niveaux du signifiant (radical presque identique) et du signifié (référents identiques) à la fois. Quant aux termes séparés par le *slash*, les relations sont repérables sur le plan du signifié: *liquider/éliminer/égorgent; furieux/foudroyé; hurlez/ crier avec la force du tonnerre / gloussement; morts/tué/boucherie*. Ce sont des termes regroupés dans le champ sémantique de la tuerie et de la puissance dans l'action. Ainsi, l'assassinat et la force sont en *tandem* pour dire dans la funeste entreprise dont l'intensité est exprimée par les mots. Dans le domaine intérieur de la notion de violence, on assiste à une neutralisation des oppositions de sens qui nous autorise à parler de l'intensité neutre (voir *infra*).

2.4 Le domaine extérieur de la violence : enjeu de l'intensité forte

Quant à l'*extérieur* du domaine notionnel de la violence, il constitue le dehors de l'espace-temps désigné par la propriété «intensité». C'est *tout* ce qui n'est pas *intensité*. A ce sujet, Culioli, en parlant de la notion de *table*, dit : « Dans le domaine notionnel, l'*extérieur* est complémentaire de l'*intérieur* avec

⁸ De xénisme, "Terme étranger qui désigne une réalité inconnue ou très particulière" In Dumont, P.:

Le français et les langues africaines au Sénégal, Paris : Karthala, 1983.

⁹ C'est ainsi qu'on a pu étendre la notion de distribution complémentaire à l'impossibilité pour des éléments de la langue de se trouver dans des positions syntaxiques identiques : en effet, dans la mesure où c'est la somme des contextes qui définit l'appartenance à une classe, inversement des éléments non susceptibles de commuter entre eux relèvent de classes syntaxiques différentes. De la sorte, en français, noms et verbes sont en distribution complémentaire, mais non pas articles et adjectifs indéfinis ; adjectifs et adverbes le sont à un degré variable. In Jean-Paul Mourlon, « DISTRIBUTION COMPLÉMENTAIRE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 8 octobre 2016. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/distribution-complementaire/>

lequel l'*extérieur* partage une *frontière* ayant à la fois la propriété *table*, et une *autre* propriété que celle de *table*» (*Idem*, p. 55). De même, l'expression de l'intensité d'une notion n'est rien d'autre que la construction d'une relation avec l'*extérieur*. On peut en déduire que l'intensité forte, au sens de Charaudeau,¹⁰ est la manifestation d'une relation avec l'*extérieur* tandis que l'intensité faible est la marque de la relation avec la *frontière*. On note, pour le compte de l'intensité forte, les syntagmes adjectivaux expansés avec les intensifs adverbiaux: *très vive, très furieux, vraiment prêts, plus dangereux, follement amoureux, plus ardent*. En outre, on identifie des syntagmes tenant lieu d'énoncés averbaux (des dizaines de morts; des centaines de morts; des milliers de morts) et verbaux (on ne se donnait même plus la peine de compter) exprimant quantitativement l'intensité forte. Les nominaux quantitatifs et la négation "ne...plus" appliquée au verbe "compter" achèvent de donner le niveau paroxystique de l'hécatombe.

Les opérations énonciatives sur la notion de violence permettent de revisiter les dimensions intérieures et extérieures du concept. L'intérieur est un degré noté qualitativement par les intensificateurs adverbiaux (de qualité et/ou de manière) tandis que l'extérieur est une amplitude déterminée quantitativement par des quantifieurs et des modalités sur l'énoncé (la négation). Dans l'expression de l'intensité, ces deux dimensions s'associent pour produire un effet d'influence le lecteur-auditeur. Toutes choses qui témoignent de l'intention de l'auteur ou du témoin de toucher les consciences¹⁰ par la charge émotionnelle des mots.

3. Valeurs pragmatiques de l'expression de l'intensité de la violence

Le sens pragmatique de l'expression de l'intensité de la violence s'examine à un double niveau: la prosodie qui rend compte de l'allure mélodique des affects et la syntaxe qui révèle les modalités d'écriture.

3.1 L'expression de l'intensité de la violence par la syntaxe

L'expression de l'intensité de la violence est mesurable à la dégradation des interrelations entre personnes et au sein d'une même communauté. Ce qui traduit l'insoutenable dans l'extrait suivant où il est question d'une famille :

¹⁰ Boubacar Boris Diop (2009: 371), s'est entendu dire ceci, par les rescapés, relativement à la légitimité de la fiction : « De grâce n'écrivez pas de romans avec ce que nous avons vécu, rapportez fidèlement ce que nous vous avons raconté, il faut que le monde entier sache exactement ce qui s'est passé chez nous. » dans « Génocide et devoir d'imaginaire », in *Rwanda. Quinze ans après. Penser et écrire l'histoire du génocide des Tutsi*. Revue d'histoire de la Shoah, 2009

- P55. Il y a quatre ans, des gens ont dit : les temps sont difficiles, peut-être que si nous tuons une partie de la population, tout ira mieux. N'était-ce pas une façon étonnante de penser ? **La jeune fille a tué son père. La mère a tué son fils. Le mari a tué sa femme. Et tous l'ont fait dans la joie** (p. 201).

Les témoins rapporteurs emploient des vocables qui nous font partir de la convivialité à la confrontation puis à l'extermination: relations parentales fille/père, mère/fils; lien conjugal mari/femme. L'étroitesse des rapports donne la mesure de la gravité de la situation. Cela est dit par des phrases simples, à l'instar des énoncés *minima*, avec le même schéma syntaxique simple (SN sujet + V + (Prép) + SN complément). Il est remarquable que l'expression de l'intensité ne semble pas nécessiter d'expansions facultatives. Un verbe prédicatif (a tué) suffit à rassembler dans un contraste insoutenable des protagonistes (jeune fille / père; mère/fils; mari/femme) que rien ne devrait opposer parce qu'ils sont ligaturés par des liens de filiation et de mariage. La répétition de verbe (tuer) constitue un fait manifeste de saillance dans l'expression de la violence. Au-delà des mots simples et des courtes phrases, le lecteur perçoit la terreur et la haine qui pourraient expliquer la tuerie sous ses formes aussi abjectes qu'insoutenables. Les phrases simples sont denses parce que les mots en sont suffisamment chargés des sentiments qu'éprouvent les victimes. Cette force émotionnelle a une influence sur le lecteur; elle est aussi rendue par un phénomène suprasegmental: la prosodie avec un schéma intonatif particulier.

3.2 L'expression de l'intensité de la violence par le schéma intonatif

La modalité d'écriture des témoignages dans *Murambi* confère aux constructions syntaxiques une portée actionnelle visant à toucher la sensibilité du lecteur. En effet, l'auteur use d'énoncés oraux marqués, d'une part, par des phrases courtes et, d'autre part, par des phrases comportant un schéma intonatif marqué par une dislocature (Morel M.-A., 1992: 61-74).

L'écriture des témoignages côtoie fidèlement les affects des énonciateurs. Les énoncés averbaux construits par détachement d'un segment hors du prédicat verbal recèlent des forces illocutoires de la violence. Selon leur configuration syntaxique, on en distingue deux types : les premiers présentent un détachement avec une pause intonation assurée par la virgule :

- P26. Et **moi**, j'ai le sang plein de sang ! p. 64
 P56. **Si Stan m'a dit de faire attention**, ce n'est pas sans raison. P. 67
 P57. Si tu veux savoir **la vérité**, **la** voici : le mataf ne regardait personne
 et il a déjà tout oublié. P.66
 P58. **Perrichon**, **il** s'appelle. P.68

P59. **Le parfait faux-cul, ce général.** P.69

P60. Et **il** les comprend, **le général Perrichon**, il dit que **tout général qu'il est**, il a un faible pour les droits de l'homme. P. 69

P61. **La défense de la veuve**, **ça** le connaît. P. 69

Quant aux seconds énoncés, ils ont une pause intonation assurée par le point (.) :

P62. Elle a quand même fini par être tuée. **Par mon père**

P63. Eh bien, nous poursuivrons le combat. **Sans vous.**

Cette différence de ponctuation comporte un enjeu lié à l'intensité perlocutoire de l'acte de langage. Il y a donc un effet que l'acte produit sur les sentiments et les pensées sur le lecteur conformément au projet d'influence de l'auteur. En effet, les structures syntaxiques ont un effet de suspension consécutif à un arrêt inattendu matérialisé par le signe de ponctuation (le point). Dans le premier cas de figure (1), même si l'énoncé peut être acceptable syntaxiquement, il convient de noter qu'elle est sémantiquement incomplète. Dans le second cas (2), l'énoncé averbal est une expansion facultative de la séquence antérieure qui n'a pas de problème d'agrammaticalité. Après la suspension, interviennent, comme une chute, les énoncés averbaux (Par son père / Sans vous). Les deux structures présentent une dislocation sans emphase contrairement aux précédents groupes d'énoncés.

Ces constructions syntaxiques expriment différemment l'intensité de l'acte illocutoire. Cela provient de la force et de la durée de la pause intonation marquée soit par la virgule (pause courte), soit par le point (pause longue). Selon la longueur ou la durée de la pause, la dislocature est plus ou moins forte et l'intensité plus ou moins marquée. Pour les besoins de l'expression de l'intensité, le point (.) devient un marqueur de thématization avec une mélodie particulière et une frontière prosodique majeure (Velghe, 2013). Laquelle limite sépare deux types d'énoncé dont le premier est : « Elle a quand même fini par être tuée » / « Eh bien, nous poursuivrons le combat » ; et le second, « Par son père » / « Sans vous ». Ces derniers sont des syntagmes prépositionnels qui s'analysent comme des marqueurs de thématization parce que, même étant postposés, ils constituent des thèmes de la structure informationnelle étalée sur deux phrases. Cette structure s'apparente à ce que (Chafe, 1976 : 50) désigne par l'expression « constructions à marqueurs de thématization (CMT) » qui « limitent le champ d'application de la phrase principale à un certain domaine [et] établit un cadre (...) individuel dans lequel vaut la prédication centrale ». Leur fonction est d'indiquer le topique d'à-propos (Lambrecht, 2000) d'une proposition. Ici, les syntagmes prépositionnels « Par son père » / « Sans vous » situent le cadre de validation de la phrase précédente dans le *continuum* de l'information globale. Et cette survenance (du topique) intervient comme une chute pour modifier le comportement de l'instance de réception du discours par effet de surprise. A

preuve, le contenu informationnel, dans la séquence antérieure (de gauche), ne peut laisser sous-entendre que le géniteur soit l'auteur (complément d'agent) de la tuerie de sa propre fille. La structure de l'information s'en retrouve disloquée avec un accent contrastif qui ne laisse pas indifférent le lecteur.

On retient, pour l'essentiel, que la portée pragmatique de la dislocature se traduit par le paradoxe entre le rôle de protection dévolu à tout parent et l'acte commis dans la réalité envers et contre ce principe naturel. On redécouvre une manifestation de l'intensité que Romero (2001) définit comme l'écart entre deux états relatifs à un phénomène, cet écart pouvant être quantitatif ou qualitatif. Cela s'interprète comme l'inconcevable, l'insoutenable dont témoigne *Murambi* et qui se traduit par le choc émotionnel éprouvé par la communauté internationale.

Conclusion

Le cours de la vie sociale, comme la logique des relations humaines, demeure incompréhensible avec l'univers de référence de ces témoignages poignants. Ces déclarations sont traduites dans le discours littéraire de deux types de constructions soumises principalement à l'examen des théories morpholexicale, énonciative et pragmatique. Elles ont permis de redécouvrir un lexique qui crée le sentiment de l'atrocité et une syntaxe qui génère une rhétorique et une prosodie propre à marquer l'intensité. Les actes de langage y afférents obéissent au principe d'influence tel que défini par Charaudeau. (1995: 100) à savoir l'intention manifeste d'éveiller les consciences face à l'horreur vécu par le Rwanda en 1994. Avec ces aveux, l'opinion tendrait à concéder aux ères antérieures ce qu'il y aurait d'inacceptable pour l'époque actuelle. Mais loin s'en faut : le génocide est historiquement inspiré de l'organisation sociale asymétrique qui voit une ethnie supérieure (Tutsi) à une autre (Hutu). Et les colonisations allemande puis belge n'ont fait qu'assumer et renforcer cette inégalité qui se solde par des massacres successifs avec pour point culminant le génocide de 1994. On peut raisonnablement mesurer la portée sociopolitique de l'acte d'écriture des témoignages en faveur d'une paix durable et d'une prévention des conflits.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bühler, K. translated by Donald Fraser Goodwin, John Benjamin. [(1934) 1990]. "Imagination oriented and anaphoric deixis", [Sprachtheorie] Theory of Language, *The Representational Function of Language*, Amsterdam and Philadelphia. 88-139.

Charaudeau_a, P. *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette Education, Paris, 2010.

Charaudeau_b, P.(1995). Une analyse sémiolinguistique du discours. In: *Langages*, 29^e année, n°117. Les analyses du discours en France. pp. 96-111. doi : 10.3406/lgge.1995.1708.

Culioli, A. (1982). « A propos de quelque », *Actes du premier colloque franco-bulgare de linguistique, Contrastive linguistics 1-2*, Sofia., repris in T.3, p. 54-55.
Repérable sur
http://www-01.sil.org/linguistics/glossary_fe/defs/TOEfr.asp consulté le 15 /10/2016

Diop, B. B. (2009). « Génocide et devoir d'imaginaire », In *Rwanda. Quinze ans après. Penser et écrire l'histoire du génocide des Tutsi*. Revue d'histoire de la Shoah n° 190 collectif *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 190 « Rwanda Quinze ans après Penser et écrire l'histoire du génocide des Tutsi », janvier juin2009, pp. 285-347

Dumont, P. *Le français et les langues africaines au Sénégal*, Paris : Karthala, parole et le langage, 1983. [En ligne], 29, mis en ligne le 17 décembre 2013, consulté le 22 juin 2016. [http:// tipa.revues.org/912](http://tipa.revues.org/912).

Grize, J.-B. Logique naturelle et représentation sociale. In : *Les représentations sociales*. D. Jodelet Paris: (Ed), P.U.F., 1989.

Lambrecht, K. Information Structure and Sentence form: topic, focus and the mental representations discourse referents. Cambridge : Cambridge University Press. 2000.

Marquez, E. Classification des adjectifs : étude exploratoire sur l'organisation sémantique-pragmatique des adjectifs. In: *Langages*, 32^e année, n°132., Cognition, catégorisation, langage.1998. pp. 87-107; doi : 10.3406/lgge.1998.2179
http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1998_num_32_132_2179.

Mourlon, J-P. « Distribution Complémentaire », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 8 octobre 2016. [En ligne] <http://www.universalis.fr/encyclopedie/distribution-complementaire/>

Quilès, P. (dir.). *Rapport d'information sur le Rwanda*. Tome I. p228 [En ligne] <http://www.assemblee-nationale.fr/11/dossiers/Rwanda/r1271.asp>, (s.d.).

Rey, A.(dir.) Tomi M., Hordé T.,Tanet C. Travailler et travail, In *Le Robert, dictionnaire historique de la langue française*, dictionnaires Le Robert. Éditeur : SNL, Le Robert. Paris, 1998. [En ligne] <http://www.langue-fr.net/Notice-Rey-Alain-dir-Dictionnaire-historique-de-la-langue-francaise>

Velghe, T. « La prosodie des marqueurs de thématization », *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*. 2013. [En ligne], 29, mis en ligne le 17 décembre 2013, consulté le 22 juin 2016. [En ligne] [.http://tipa.revues.org/912](http://tipa.revues.org/912).